



LA BIODIVERSITÉ DANS LES PÉPINIÈRES

Lutter contre l'érosion de la biodiversité

Bordeaux septembre 2010

1°) La production de plantes

En toute modestie au regard de ce panel de connaissances qui se trouve en face de moi, permettez-moi d'abord de voyager un court instant dans la sémantique en s'arrêtant sur **l'adjectif horticole**. Pour moi il ne s'agit pas de cette définition restreinte et souvent péjorative qu'on lui donne de nos jours parce qu'on l'associe invariablement à la course puis à la production à grande échelle de nouvelles variétés (qui parfois d'ailleurs n'en sont pas, problèmes de mémoire ou supercheres) très souvent fruits du hasard des recombinaisons génétiques. Pas de quoi se vanter d'être un génie de la sélection.

Il serait bon de revenir au sens primitif du mot en disant que **l'horticulture est l'art de cultiver les jardins**. Mais le mot "**cultiver**" vient lui-même de culte et **rendre un culte signifie "servir"**. Donc l'horticulture serait l'art de servir, de se mettre à la disposition des jardins et l'horticulteur serait un artiste !

Or le jardin n'est-il pas un écosystème, une sorte de tableau dont la peinture est le vivant ? Mais la palette de couleurs pour terminer cette analogie picturale ne cesse de s'appauvrir. Les plantes mises à la disposition des artistes sont désormais des produits de grande culture quasi industriels pour certains taxons reproduits en millions d'exemplaires et vendus par des pseudo pépinières qui ne sont plus que des commerçants, dans les jardineries bien sûr mais aussi entre la charcuterie et le fromage dans les supermarchés.

Une telle vision de la production de plante **est l'anti-démonstration de la biodiversité**, la gamme tournant autour de quelques centaines de taxons eux-mêmes issus de quelques dizaines d'espèces ou de genres : Clematites, Hemerocalles, Hosta, Iris, Phanelopsis, Pivoine, Rhododendron, Rosiers, et autres espèce courantes où tout est programmé comme sur une chaîne d'usinage.

Depuis plusieurs années certains pépiniéristes ont fait le choix inverse tout en essayant de jongler entre **maintien économique et maintien de la biodiversité**. C'est pour essayer d'exister entre ces 2 paramètres qu'est née par exemple une association telle que l'Aspeco. Il existe donc des pépinières (surtout des petites structures et bien sûr toutes ne sont pas dans l'Aspeco) dont un des moteurs est la passion pour un thème ou un groupe taxinomique. Elles contribuent donc à freiner l'érosion de la biodiversité.

L'aspeco regroupe essentiellement des producteurs (ou au pire de vrais éleveurs) de leur gamme en collection, je dirai **par force** puisque la majorité des taxons ne sont pas disponibles autrement. Cela a donc généré une technicité culturelle spécifique et une connaissance approfondie de la collection :

- **Maîtrise des techniques de multiplication**
 - ✓ multiplication in vitro pour orchidées botaniques et plantes carnivores
 - ✓ maîtrise du bouturage (périodes, nature des boutures etc.)
 - ✓ maîtrise du greffage des conifères, chênes, acacias et autres ligneux avec connaissance des porte greffes à employer selon les espèces d'un même genre, période propice, nature des greffons, etc.
 - ✓ maîtrise du semis (mon cas : 10 000 échantillons ..., conservation des graines, durée de germination, distinction des espèces à partir des graines etc.)
- **Connaissance botanique et écologie des taxons.**

Plusieurs ont d'ailleurs écrit des livres sur leur spécialité mais hélas en général lorsqu'un pépiniériste spécialisé disparaît du paysage professionnel, ses connaissances aussi : problème de transmission car trop lié à la passion.



Cela est malheureusement aussi le cas au sein des jardins botaniques lorsqu'un botaniste se consacre à un thème ou un genre : c'est rare qu'il y ait conservation de son savoir (ex. Cotoneaster à Strasbourg)

Permettez-moi une courte mais indispensable parenthèse concernant la redevance en direction des pays d'origine s'impose ici et désolé si ça peut choquer certaines sensibilités :

les PECO qui introduisent des graines (mon cas) ou des plantes de pays tiers **les achètent**. Les voyages botaniques sont aussi une **manne touristique** pour les locaux et la collecte de graines *in situ* ne saurait être considérée comme du pillage, vous l'avez tous fait simplement parce qu'on ne peut pas les acheter !

Ne devrait-on pas considérer que les plantes (et d'ailleurs tout le vivant, voire la planète entière...) appartiennent **au patrimoine mondial**, pas au patrimoine d'un pays dont l'existence est somme toute très limitée dans le temps au regard de millions d'années, sans parler des réels bénéfices pour les autochtones dans certaines dictatures. Ce ne sont pas les botanistes et encore moins les pépiniéristes qui pillent la planète et qui détruisent les milieux; alors ne nous trompons pas de cible.

Sinon sur ce modèle, à **quand une redevance similaire sur les photos publiées** ? N'ont-elles pas une valeur économique qui devrait rapporter au pays d'origine ? Va-t-on en mettre une sur les plantes cultivées ? Je reprends le fil

2°) Leur rôle de protection

Les pépinières par leur capacité de production et leur patrimoine de pieds-mères sont capables de sauver des espèces menacées ou tout au moins sont, indirectement, d'importants acteurs dans la conservation *in situ* de ces dites espèces. Je m'explique par 2 exemples :

En tant qu'également éleveur de colombes rares et parce que le fait est beaucoup plus parlant et problématique que pour les plantes (les animaux bouturent très difficilement) je prendrai le premier exemple dans la gente ailée. Il existe aux Canaries une fondation appelée "**Loro parque**" qui élève 3-4 couples de chaque espèce de perroquets rares de la planète dans le but de pourvoir à la demande et d'inonder le marché d'oiseaux d'élevage. Dès lors le braconnage n'est plus du tout rentable au regard des risques encourus.

Résultat : baisse considérable des pillages et réintroduction de certaines espèces notamment des endémiques des Antilles ou du Pacifique.

Wollemia nobilis, voilà ici un excellent exemple de réussite à tous les niveaux : Découverte d'une espèce rare très localisée avec protection drastique du site mais là où systématiquement les réglementations en tout genre et les écologistes naïfs s'arrêtent, les australiens en ont fait un succès commercial bien plus conservatoire que tous les interdits. Des dizaines de pépinières ont été sollicitées pour élever des millions de plants issus de l'*in vitro* et en ont inondé le marché mondial. Que du bénéfice à tous les niveaux. D'ailleurs l'Australie est un des rares pays de la planète qui gère intelligemment ses ressources : il existe des dizaines de fournisseurs de graines et il est quasiment possible d'acheter toutes les espèces de la Flore australienne, autant de devises qui retournent à la protection *in situ* !

Pourquoi en France et même en Europe n'imitons-nous pas ce qui marche ailleurs en commençant par s'intéresser aux solutions efficaces de maintien de la biodiversité et en évitant de tomber dans le piège de certains lobbies écologistes : les résultats sont là, la liste des espèces menacées ne cesse de s'allonger malgré des protections de plus de 40 ans tout simplement parce que la seule protection des espèces par interdit de collecte ne suffit pas : l'élevage et la culture sont des outils incontournables du succès.

On pourrait émettre des slogans forts comme "**élever pour ne plus prélever**" ou "**produire pour ne pas détruire**"

Ne pleurons pas la disparition du Sabot de Vénus : **la culture est la solution**. Plus de pillage si on le trouve chez le fleuriste du coin, c'est techniquement si facile à faire et en plus ça créerait de l'économie ! C'est à se demander si certains faiseurs de réglementation savent que la technologie existe et tous les politiques seraient ravis de savoir que désormais protection des espèces n'est plus synonyme de dépenses publiques mais au contraire de rentabilité économique. Et ici l'autorité scientifique consultée par les ministères est le



Muséum, c'est donc de la responsabilité du muséum de suggérer au législateur des solutions de ce type sinon rien ne changera sur les terrains.

En France on a l'**arrêté de Guyane** (mais pas le reste de l'Europe) c'est à dire interdiction d'élever ou cultiver toutes les espèces qui s'y trouvent y compris celles qui sont répandues dans toute l'Amérique latine, je laisse ici des points de suspension : bref un belge peut produire ce qui m'est interdit ! Cette discrimination est-elle légale au niveau européen ? Des tas d'espèces pourraient être sauvées de la disparition des milieux grâce au savoir-faire horticole et je me languis de voir un jour un plus grand partenariat entre des pépinières reconnues et certaines institutions scientifiques avec un rapprochement des moyens et le partage des connaissances.

Des embryons de partenariat existent déjà ça et là : ma pépinière avec Bordeaux ou *Lewisia* avec Le Lautaret mais aussi depuis 3 ans l'aspeco avec le muséum ; c'est un bon début mais ce n'est pas suffisant. Il faut aller plus loin car nous avons besoin les uns des autres sinon notre travail de conservateur n'est pas visible et l'avenir de nos pépinières très compromis face à celles qui ne font que du business. Producteur de biodiversité **n'est pas un avenir économiquement correct** et personne ne parle de ce travail dans les médias.

3°) Les consommateurs

De l'autre côté de la chaîne chaque client essaie avec ses moyens de se bâtir une maison originale mais le jardin est le même que celui de son voisin, riche de la même pauvreté végétale. Ajoutez à cela la quasi démission des éducations en matière de Sciences Naturelles et l'éloignement de plus en plus grand de nos sociétés vis à vis de l'agriculture et nous avons créé un désert culturel dans ce domaine. Certes on parle beaucoup d'environnement mais les discours se résument essentiellement au traitement des déchets, aux dépenses énergétiques, aux cultures intensives, aux OGM et aux questions alimentaires. La gestion de la biodiversité n'est jamais abordée comme un sujet directeur mais comme une conséquence des autres, il n'est jamais envisagé comme porteur d'une réalité économique (production, tourisme, pédagogie).

Et dans ce cas, les collectivités ont un rôle important à jouer car le grand public ne connaît et ne plante dans son jardin que ce qu'il voit puisqu'on ne l'a pas exercé à une curiosité naturaliste. Si les territoires présentaient seulement quelques % de la biodiversité avec des taxons identifiés pour aider leurs administrés ou organisaient des espaces à cet effet, je suis persuadé que la tendance s'inverserait.

Je sais bien que la tentation est grande face aux budgets serrés, de chercher la facilité dans des solutions présentées par des industriels de la plante justement comme des sources de biodiversité. Je veux parler de tous **les produits végétaux clé en main** comme les jachères fleuries, les gazons dont on choisit la couleur, les arbres standardisés prêts à l'emploi etc. On tombe dans la banalisation et finalement, comme les jardins des particuliers, une ville fleurie est identique à une autre ville fleurie. **Adieu l'originalité avec nivellement par le bas de la biodiversité.** J'ai tenté il y a 15 ans de proposer aux 28 communes de mon canton de planter chacune 2 ou 3 essences d'arbres méconnues afin de construire un arboretum intercommunal et d'attirer des visiteurs dans notre ruralité : on s'est carrément moqué de moi et évidemment rien ne s'est passé pourtant ils ont planté des arbres mais tous les mêmes et personne ne les voit puisqu'ils sont banals.

A l'inverse, cette année une commune de l'agglomération paloise a décidé d'allouer un petit terrain (2500 m²) à la construction d'un jardin pédagogique qui servira de support à une communication sur la biodiversité avec pour titre "**une journée de biodiversité**"; or l'ébauche d'un partenariat entre une collectivité et une pépinière de collection, du jamais vu, mais du difficile à faire administrativement ! Je termine donc par cette note optimiste qui, j'ose encore le croire, peut devenir un exemple parmi d'autres et même s'il devait rester local ouvrira la porte à d'autres initiatives de ce type : lutter efficacement contre l'érosion de la biodiversité passe par le décloisonnement et la construction de liens et de relations entre les différents acteurs que nous sommes.
Merci